

Le duc de Mayenne, Charles II de Lorraine, s'étant sauvé dans Mantes après la défaite de son armée à Ivry, partit aussitôt de là pour venir à Saint-Denis consulter avec ses principaux associés sur ce qui était à faire. Lui et la dame de Montpensier sa sœur firent courir le bruit dans Paris que le Béarnais (ainsi appelaient-ils le Roi) était ou mort, ou tellement blessé qu'il n'en pouvait échapper.

Mais ce mort, s'étant au bout de quinze jours, approché de Paris pour essayer de fléchir la dureté de ce peuple, nul n'eut plus de peur que le duc de Mayenne, qui voulut ramasser ses forces et faire venir le duc de Parme, vers lequel le commandeur Moré s'était enfui, il ne cessa de courir jusqu'à ce qu'il fût en Flandres, ou il fit aux dépens de Paris des conventions honteuses avec les Espagnols pour les amener en France, ce qui ruina sa réputation.

Car auparavant la Ligue se vantait avoir assez de moyens pour bastonner le Roi avec trois fois plus de forces qu'il en avait ; et combien que les ligueurs eussent toujours été battus, si grommelaient-ils sans cesse jusqu'à ce que leur caquet se soumit à l'arrogance espagnole, tellement que ce grand et gros lieutenant ou maître de l'Etat et couronne de France s'en alla rendre valet et esclave de la plus insolente nation du monde, s'assujettissant à l'homme le plus fier et ambitieux qu'il eût su choisir.

Ce qu'il sentit peu après, en ce que le duc de Parme le faisait attendre à sa porte avant que de lui faire réponse des moindres affaires, dont quelques gentilshommes de sa suite furent extrêmement dépités; mais le lieutenant n'avait honte de se prostituer, déshonorant la France et le nom de Lorraine, tant il était transporté d'appétit de vengeance et d'ambition. Pendant ces indignités et malhonnêtes soumissions, le Roi ferma aux Parisiens la rivière de Seine en haut et en bas, par la prise de Mantes, Poissy, Corbeil, Melun et Montereau, puis leur ôta la plaine de l'Ile-de-France par la prise de Saint-Denis.

Paris étant assiégé, le duc de Mayenne s'avancait au petit pas; et sur les rapports que les plus zélés ligueurs lui faisaient, que la famine contraindrait cette grande ville de tendre bientôt les mains, il répondit que la prise en serait plus préjudiciable au Roi, lequel dissiperait son armée en telle conquête, qu'on en aurait meilleur marché.

Mais l'intention du Roi n'était de prendre Paris ni par surprise ni autrement; car outre qu'il ne le pouvait, ayant trop peu de gens, il ne voulait pas voir, moins encore procurer la ruine de la ville capitale, encore que plusieurs de ceux qui y étaient, notamment les chefs, méritassent d'être exterminés. Il avait pitié, de tant de gens mal conseillés; pourtant espérait-il que l'affliction leur donnerait l'intelligence.

Si dès le lendemain de leur siège ils fussent entrés en arrangement, c'était honneur et profit pour eux; c'eût été faire grand gain en leur perte; mais ils aimèrent mieux brûler à petit feu, s'en suivit une désolation extrême. Ils mangèrent leurs meubles et leur argent; l'alliance des soldats et la survenue des Marans espagnols acheva d'y corrompre les mœurs et la privation. Leurs reliques furent troussées, les anciens bijoux de la couronne des Rois furent fondus, les faubourgs ruinés, déserts et abattus; la ville devint pauvre et solitaire, les rentes de l'Hôtel-de-Ville furent amorties, les terres d'alentour en désolation.

Cent mille personnes y moururent, en l'espace de trois mois, de faim, d'ennui, de pauvreté, par les rues et dans les hôpitaux, sans miséricorde et sans secours. L'Université fut convertie en désert ou servit de retraite aux paysans, et les classes des collèges se virent remplies de vaches et de veaux.

Au palais ne se trouvèrent plus que ligueurs et fourbisseurs de nouvelles; l'herbe crut à l'aise par les rues; les boutiques pour la plupart demeurèrent fermées; au lieu de charrettes et de coches ne paraissaient qu'horreur et solitude, les assiégés ne pouvant tirer de vivres qu'à la merci des garnisons mises par le Roi dans Saint- Denis, au fort de Gournay, Chevreuse et Corbeil.

La plupart de la tempête tomba sur le menu peuple et sur quelques familles assez aisées avant la guerre. Les ecclésiastiques, munitionnés, ne parlaient que de patience, les autres prédicateurs, foudroyaient sans cesse contre le Roi et les siens, ne passaient sermon sans faire mention du secours d'Espagne.

Les Seize d'un côté, Quarante de l'autre, puis les fauteurs du parlement, poussaient à la roue. Les chefs, entre autres le duc de Nemours, qui machinait de grandes choses, ayant commodité de vivres pour eux, se souciaient du peuple autant qu'ils estimaient nécessaire pour empêcher qu'on se mutinât. L'or d'Espagne était le ciment de cette misère, attendant la venue du duc de Parme. S'il se trouvait quelques curés, qui exhortassent le peuple à modération, on les chassait.

Tout était plein de factions en cette misérable ville, lesquelles toutes vomissaient un feu perpétuel de haine capitale contre le Roi. S'il se montrait gracieux, ils l'appelaient lièvre et renard; si sévère, tous les tyrans du monde avoient été gens de bien au prix de lui; et plus leur nécessité croissait, plus leur peine et leur colère mordaient la pierre qui leur était jetée d'en-haut, comme ils témoignèrent dans ce premier siège, puis en ce qui suivit la retraite des Espagnols.

Bref, comme en un corps maléfique, tandis que les humeurs coupables y séjournent, il n'y a espérance de santé, ainsi, tandis que les chefs de la Ligue, à savoir ceux de Guise, le légat du Pape, l'ambassadeur et les agents d'Espagne, les Seize, les Quarante, les prédicateurs séditieux furent dedans Paris et gouvernèrent le peuple, ce corps demeura dans un état misérable; mais à mesure que ces humeurs s'évacuèrent la santé revint à ceux qui fussent enfin périés totalement si les principaux de la Ligue eussent encore tant soit peu demeurés dedans Paris.